

Histoire et violence – Ecrire la violence

Entraînement à la question d'interprétation – Comment écrire la violence de la guerre ?

Créez un plan détaillé pour chacun des extraits suivants.

Extrait 1

Roland Dorgelès s'inspire de sa propre expérience de la guerre mais il publie son roman sous un pseudonyme. À travers une succession de tableaux sans véritables liens entre eux, il dépeint le quotidien des soldats, au front comme à l'arrière. Le titre fait référence aux croix de bois plantées le long des chemins pour les soldats morts au front. Si le roman manque le Goncourt de peu l'année de sa publication (1919), il obtient néanmoins le prix Femina et rencontre un succès considérable.

Dans la poussière et les plâtras, nous avions pris la teinte neutre de ces choses anéanties. Rien de vivant, de façonné ; des débris pilonnés, un chantier de catastrophe où tout se confondait : les cadavres émergeant des décombres, les pierres broyées, les lambeaux d'étoffe, les débris de meubles, les sacs de soldats, tout cela semblable, anéanti, les morts pas plus tragiques que les cailloux.

Epuisés, haletants, nous ne courions plus. Une route coupait les ruines et une mitrailleuse invisible la criblait, soulevant un petit nuage à ras de terre. « Tous dans le boyau ! » cria un adjudant.

Sans regarder, on y sauta. En touchant du pied ce fond mou, un dégoût surhumain me rejeta en arrière, épouvanté. C'était un entassement infâme, une exhumation monstrueuse de Bavarois cireux sur d'autres déjà noirs, dont les bouches tordues exhalaient une haleine pourrie : tout un amas de chairs déchiquetées, avec des cadavres qu'on eût dit dévissés, les pieds et les genoux complètement retournés, et, pour les veiller tous, un seul mort resté debout, adossé à la paroi, étayé par un monstre sans tête. Le premier de notre file n'osait pas avancer sur ce charnier : on éprouvait comme une crainte religieuse à marcher sur ces cadavres, à écraser du pied ces figures d'hommes. Pourtant, chassés par la mitrailleuse, les derniers sautaient quand même, et la fosse commune parut déborder.

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, chapitre II, 1919

Extrait 2

*Le lieutenant Maurice Genevoix a 24 ans quand il est mobilisé pour partir au front. Au long de cinq livres réunis dans le recueil *Ceux de 14*, il raconte les huit mois qu'il a passés au front, à Verdun notamment : face à l'horreur des conditions de vie dans les combats – boue, froid et mort –, le lecteur assiste à l'amenuisement de l'enthousiasme patriotique du soldat et à la montée du découragement. Blessé en 1915, Maurice Genevoix sera réformé. Il entre au Panthéon avec « *Ceux de 14* », le 11 novembre 2020.*

Les voix gémissent toujours ; les cris montent et tremblent dans la nuit, tous les cris autrefois entendus :

« Brancardiers ! Les brancardiers !- Pousse-toi !... Pousse-toi ! Oh ! Il me tue... Mais poussez-le à la fin, qui m'écrase ! » Carrichon s'agite sur place ; sa voix murmure caverneuse : « Ce qu'on peut s'emmerder, quand même ! - ou-ou-ou-ou-ou... » chantonne toujours Sénéchal. Il fait très froid, une froidure d'après la pluie terrible aux pauvres chaires lacérées. Ils crient, maintenant ; ils clament la souffrance de leur corps : « Mon pied coupé ! - Mon genou ! - Mon épaule ! - Mon ventre ! » Il y en a un autre qui gémit doucement : « Oh ! Partout... regardez... j'en ai compté dix-sept déjà... Plus de pouce... quatre ou cinq dans la cuisse... et ma joue... Retournez-moi, vous verrez... j'en ai partout... ». Sous la loque noire qui me couvre, une odeur de caoutchouc rance me colle au visage comme un tampon. Mes mains brûlées me cuisent et leur peau gonflée se détache ; la fièvre bat mon front à grands chocs martelés ; mes pieds gèlent ... je ne sens rien, tant les voix crient autour de moi, tant l'entonnoir empli de nuit blafarde vacille et hurle de souffrance.

« Lieutenant Genevoix !... Mon lieutenant ! »

Ils m'appellent à présent. Qu'est-ce que je peux ? Descendre, monter, m'accroupir près d'eux ou m'asseoir, et toute la nuit dire des mots inutiles, puisqu'il fait froid, puisqu'ils sont seuls, puisque les brancardiers ne viendront pas.

« Mon lieutenant, vous me couperez bien la jambe, vous ? »

Maurice Genevoix, *Ceux de Quatorze*, 1916-1921

Extrait 3

Ce récit à la première personne, largement inspiré de la vie de l'auteur, Louis-Ferdinand Céline, est mené par Ferdinand Bardamu. Dans les premiers chapitres, le personnage raconte l'enfer de la Première Guerre mondiale et la violence absurde des tranchées. Ce premier roman de Céline manque de deux voix le prix Goncourt mais obtient le prix Renaudot. L'auteur, blessé à la guerre et traumatisé par cette expérience, dénonce toute forme d'héroïsme : pour lui, la seule option raisonnable face à la folie guerrière est la lâcheté.

« Dans une histoire pareille, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à foutre le camp », que je me disais, après tout...

Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l'un derrière l'autre ces longs fils d'acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l'air chaud d'été.

Jamais je ne m'étais senti aussi inutile parmi toutes ces balles et les lumières de ce soleil. Une immense, universelle moquerie. (...)

Le colonel, c'était donc un monstre ! À présent, j'en étais assuré, pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas ! Je conçus en même temps qu'il devait y en avoir beaucoup des comme lui dans notre armée, des braves, et puis tout autant sans doute dans l'armée d'en face. Qui savait combien ? Un, deux, plusieurs millions peut-être en tout ? Dès lors ma frousse devint panique. Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment... Pourquoi s'arrêteraient-ils ? Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses.

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensais-je. Et avec quel effroi !... Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre, comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté.

Louis Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932), partie 1 (extrait)

Extrait 4

Au revoir là-haut de Pierre Lemaître débute dans l'enfer des tranchées. Deux rescapés – l'un traumatisé, l'autre défiguré – tentent de poursuivre leur vie après la fin de la guerre. Ils décident de prendre leur revanche en réalisant une escroquerie aux monuments aux morts aussi spectaculaire qu'amorale. Ce roman a reçu le prix Goncourt, en 2013.

Dans un formidable craquement, la nappe s'abat sur lui. On aurait pu s'attendre à un choc qui l'aurait tué tout net. Albert serait mort et voilà tout. Ce qui se passe est pire. Les cailloux et les pierres continuent de lui tomber dessus en grêle puis la terre arrive, d'abord couvrante et de plus en plus lourde. Le corps d'Albert est collé au sol.

Progressivement, à mesure que la terre s'entasse au-dessus de lui, il est immobilisé, compressé, comprimé.

La lumière s'éteint.

Tout s'arrête. (...)

Dès que le fracas s'est estompé, Albert est saisi. Je suis sous la terre, se dit-il ; ce n'est toutefois qu'une idée assez abstraite. C'est quand il se dit, je suis enterré vivant, que la chose prend un aspect terriblement concret.

Et lorsqu'il mesure l'étendue de la catastrophe, le genre de mort qui l'attend, quand il comprend qu'il va mourir étouffé, asphyxié, Albert devient fou, instantanément, totalement fou. Dans sa tête, tout se brouille, il hurle, et, dans ce cri inutile, il gaspille le peu d'oxygène qui lui reste. Je suis enterré, se répète-t-il en boucle, et son esprit s'engouffre dans cette effroyable évidence au point qu'il n'a même pas encore pensé à rouvrir les yeux. Tout ce qu'il fait, c'est tenter de remuer en tous sens. Tout ce qui lui reste de force, tout ce qui monte en lui de panique, se transforme en effort musculaire. Il dépense, à se débattre, une énergie incroyable. Tout ça en vain.

Et soudain il s'arrête. (...)

Combien de temps reste-t-il ainsi, dans cet équilibre instable où l'air se raréfie lentement, à imaginer quelle mort s'approche, ce que ça va faire que d'être privé d'oxygène et de le comprendre, d'avoir les vaisseaux qui explosent un à un comme des baudruches, d'écarter les yeux à n'en plus pouvoir comme s'ils cherchaient à voir l'air qui manque ? Millimètre par millimètre, tandis qu'il s'efforce de respirer le moins possible, et ne pas penser, de ne pas se voir tel qu'il est, il avance la main, palpe devant lui. Il sent alors quelque chose sous ses doigts, la lueur blanchâtre bien qu'un peu plus dense, ne permet pas de distinguer ce qui l'entoure. Ses doigts touchent quelque chose de souple, pas de la terre, pas de l'argile, c'est presque soyeux, avec du grain.

Il met du temps à comprendre de quoi il s'agit.

À mesure qu'il accommode, il discerne ce qu'il a en face de lui : deux gigantesques babines d'où s'écoule un liquide visqueux, d'immenses dents jaunes, de grands yeux bleuâtres qui se dissolvent... Une tête de cheval, énorme, repoussante, une monstruosité.

Pierre Lemaître, *Au Revoir là-haut*, 2013